

lement ce tombeau du Jeudi-Saint, qui n'a pas son pareil au monde. Véritable monument du premier ordre, cathédrale dans une cathédrale, il demanderait un volume pour être décrit. Je ne l'entreprendrai pas. Voici cependant quelques données à son sujet. — Il s'élève au milieu de la grande nef; sa hauteur est de plus de 120 pieds. C'est un ensemble qui a quel que chose du Panthéon de Paris, plus quatre façades au lieu d'une. Il a 14 mètres de diamètre, 56 de circonférence en carré. Il est composé de quatre étages superposés: le premier, soutenu par 16 énormes colonnes, qui renferment des escaliers intérieurs, est d'ordre dorique. Au centre, sur un soubassement d'argent de 4 pieds de haut, se voit la belle et riche custode d'or, et derrière elle un tabernacle ou petit temple, aussi en or, d'un admirable travail, où se place le Saint-Sacrement. Quatre autres colonnes, un peu moindres, soutiennent un pavillon au-dessus du saint des saints. Mais ce qui frappe tout de suite les regards, ce sont huit statues colossales sur les chapiteaux des premières, représentant Abraham, Melchisédech, Aaron, Moïse, la loi ancienne, la loi nouvelle &c. — Le second étage, ou corps de l'édifice, est d'ordre ionique. Il contient huit nouvelles colonnes, avec un autre pavillon au milieu, sous lequel est exposée une grande image du Sauveur en robe blanche, la couronne d'épines sur la tête, les bras ouverts: dans la main droite est une croix dorée, dans la gauche un globe et au-dessus la tiare pontificale.

Huit statues un peu moins grandes que nature sont posées sur les huit colonnes: c'est saint Pierre pénitent, Abraham armé du glaive pour le sacrifice, Isaac portant le bois, un soldat avec les dés qui doivent livrer au sort la tunique sans couture.—D'autres colonnes, au nombre de huit, forment le troisième étage, rentrant sur les deux précédents: au centre est le Rédempteur attaché à la colonne de la flagellation. Tout cela est dans une proportion parfaite; chaque détail ressort sans confusion dans l'immensité du tout. — Enfin, le dernier corps est une coupole avec lanterne de forme octogone, aux côtés de laquelle sont Marie et l'Évangéliste bien-aimé, qu'on ne sépare jamais ici. Notre-Seigneur crucifié, et les larons à ses côtés, dominant le tout. Le Calvaire sert de couronnement au somptueux édifice. Partout éclate la blancheur de l'albâtre; l'or et les broderies étincellent de toutes parts aux innombrables lumières. Je ne parlerai pas des inscriptions tirées de la Sainte-Ecriture: elles sont appliquées avec intelligence et piété. — Le tombeau de Séville mérite à

lui seul un voyage de 200 lieues, et j'avoue que je suis surpris qu'il soit aussi peu connu.

Quant au luminaire, il tient du prodige; outre 106 cierges d'une demi-livre chacun, il y en a 144 de deux livres, 40 de six livres 34 de huit livres, 144 de 15 lbs. chacun. En tout, au tombeau seul, tant que le Saint-Sacrement y réside, 722 luminaires; car il faut y ajouter 160 lampes en argent constamment allumées. Total 800,282 livres! Le cierge pascal ancien avait un mètre 1-2 de diamètre; celui d'aujourd'hui, tout en cire, est simplement d'une telle élévation, que pour l'allumer, un enfant grimpe à un mât placé derrière lui, comme un matelot monte par les cordages à la hune de son vaisseau.

Il est assez curieux, après cela, d'entendre les habitants se plaindre de la pauvreté des temps présents et en appeler aux semaines-saintes d'autrefois. Que devait donc être l'Espagne dans la splendeur de son culte, lorsque les restes en sont ce que je viens de dire! On a répété que ce peuple s'est appauvri pour ses églises: noble pauvreté s'il en fut jamais, dépouillement héroïque qui se solde magnifiquement au ciel et que Dieu bénit dès ce monde de ses plus longues bénédictions.

Le jour de Pâques, l'office commence dès deux heures du matin, au son des cloches de la grande tour arabe; cet appel au temple, lorsque les ténèbres sont encore épaisses, est d'une solennité singulière. Le lendemain, on porte en procession la communion pascale aux détenus des prisons. Un marché se tient pour les petits agneaux; on y voit accourir presque tous les enfants de la ville, qui emmènent ensuite leurs innocents captifs attachés à des rubans de toute couleur. Tout est symbole, tout ramène aux pensées du saint temps. *Quien no ha visto Sevilla, no ha visto maravilla.* C'est le moment de le dire ou jamais.

V. P.

L'ABEILLE.

“Forsan et hæc olim meminisse juvabit.”

QUÉBEC, 16 Avril 1851.

A VENDRE,

AU BUREAU DE L'ABEILLE,

LE CATALOGUE DES OFFICIERS
ET ELÈVES DU PETIT SÉMI-
NAIRE DE QUÉBEC pour l'année
1850-51,

suivi de notes sur l'organisation du séminaire, le cours d'étude, l'enseignement du grand séminaire, le cours d'étude, régle-
ment. &c., du petit séminaire, &c.

LA CROIX PRÉSENTÉE AUX MEMBRES DE
LA SOCIÉTÉ DE TEMPÉRANCE par Alex.
Mailloux, vicaire-général, seconde édi-
tion.



Tout concourt à nous rappeler, pendant ces jours, le mystère de la mort du Fils de Dieu, pour le salut des hommes. Ces autels dépouillés de leurs parures, cette croix couverte d'un crêpe funèbre, ces tabernacles abandonnés du Dieu qui les habitait, ces tableaux voilés, ces temples assombrés, ces voix chantant les douleurs de Jérémie, tout nous fait ressouvenir de ce grand mystère. Aussi combien doivent nous paraître précieux ces jours où tant de merveilles se sont passées! C'est bien à juste titre que l'Église appelle cette semaine *major hebdomas*. Elle est grande, en effet, par la mort d'un Dieu; quels fruits va produire cette mort! le ciel sera ouvert; les hommes seront réunis aux anges; le Créateur se réconciliera avec ses créatures; aimer, telle sera la religion qui régnera désormais. Elle est grande par l'amour que Dieu nous a porté. L'homme avait perdu ses droits à la Jérusalem céleste, le péché l'en avait exclu. Et Dieu sacrifie son fils pour nous racheter, son fils en qui il repose ses plus douces complaisances! Elle est grande enfin par l'ingratitude des hommes: qu'avait-il fait ce divin Sauveur pour mériter la haine du peuple juif? ah! pendant toute sa vie “il allait faisant le bien” et on le crucifie!

Aussi, les chrétiens de la primitive église et ceux du moyen-âge comprenaient-ils bien ce que c'était que la semaine-sainte. Si on avait alors moins de savoir qu'aujourd'hui, combien on l'importait par la vivacité de la foi et par l'attachement aux pratiques de la religion! Les affaires publiques cessaient pendant ce saint temps. Les œuvres de charité augmentaient. Le jeûne redoublait de rigueur. Non content de prier le jour, on priait la nuit. Ce n'étaient plus les habitants d'une seule ville allant au devant de Jésus et criant: “Hosanna au fils de David!” mais c'était le peuple de tout un empire, c'étaient les chrétiens de l'univers entier qui faisaient retentir les voûtes du temple de Dieu par leurs prières, leurs gémissements et leurs supplications.

Hélas! qu'est devenue cette ferveur! Les fidèles sont aujourd'hui effrayés au seul souvenir du jeûne que l'on pratiquait autrefois. Les cérémonies religieuses beaucoup plus courtes ennuiet et fatiguent. Il faut maintenant du spectacle, il faut quelque chose qui récré. Si les mortifications que l'on pratiquait alors étaient nécessaires pour gagner le ciel, qu'en sera-t-il de nous qui faisons si peu de chose?